

CHAPITRE VII.

BAUR ET L'ÉCOLE DE TUBINGUE.

Strauss, en faisant la critique des récits évangéliques, avait complètement négligé de s'occuper de l'origine des Évangiles. C'était dans son œuvre une lacune tellement grave qu'elle ne tarda point à frapper tous les yeux. Baur, qui avait été le maître de l'auteur de la *Vie de Jésus*, se donna pour mission de réparer l'oubli de son élève et de résoudre dans le sens rationaliste ce premier problème, sans lequel tous les autres problèmes qui se rattachent aux origines du Christianisme sont évidemment insolubles. Il ne fut pas le premier à marcher dans cette voie, mais il s'y traça une route nouvelle, comme nous le verrons bientôt, après avoir exposé ce qu'on avait déjà fait avant lui.

Un fait singulier avait attiré tout d'abord l'attention des exégètes allemands sur la question de l'origine ou, comme on disait, de la critique des Évangiles. Ce fait, c'est celui des ressemblances frappantes qui existent entre les trois premiers Évangiles. Elles s'étendent au fond et à la forme, et elles sont telles qu'on retrouve dans chacun d'eux, non seulement les mêmes événe-

ments, les mêmes discours, mais souvent aussi jusqu'aux mêmes tours de phrase et aux mêmes expressions¹. De là vient l'appellation de synoptiques, qu'on leur a donnée pour les désigner d'un nom commun exprimant leur étroite parenté. Mais d'où peut bien provenir cet air de famille et, pour ainsi dire, ce même visage? Telle est l'énigme qu'on s'efforça de deviner.

C'est avec Eichhorn, professeur à Goettingue depuis 1788, et dont nous avons eu déjà si souvent occasion de parler, que commença la critique des Évangiles. Pour expliquer les traits communs aux trois synoptiques², Eichhorn imagina l'*Urevangelium* ou Évangile primitif. Il supposa un Protévangile araméen dont les recensions diverses seraient devenues, après des remaniements successifs, notre saint Matthieu, notre saint Marc et notre saint Luc. On objecta avec raison contre cette hypothèse qu'un original araméen ne pouvait expliquer la ressemblance textuelle et mot à mot qu'on remarque en grec dans plusieurs passages des trois premiers Évangiles, lesquels n'offrent d'ailleurs en aucune manière le caractère d'une traduction. Ces difficultés attirèrent l'attention des critiques sur d'autres hypothèses

¹ Voir les exemples réunis dans L. Cl. Fillion, *Introduction générale aux Évangiles*, in-8°, Paris, 1889, p. 27-32.

² *Allgemeine Bibliothek des biblischen Literatur*, v, 1794, p. 759 et suiv. Cf. aussi *Einleitung in das Neue Testament*, t. 1, 1804, où l'hypothèse est un peu modifiée. Lessing avait déjà imaginé l'existence d'un Évangile hébreu dont les synoptiques étaient autant de traductions libres en grec, *Neue Hypothese über die Evangelisten, als bloss menschliche Geschichtschreiber betrachtet*, 1778. Semler et Schmidt avaient émis aussi des idées semblables.

nouvelles ou bien demeurées jusque-là en quelque sorte inaperçues.

Jean-Jacques Griesbach (1745-1812) avait imaginé dès 1789 un système différent de celui d'Eichhorn¹. Griesbach était un élève d'Ernesti et de Semler et il est connu par ses éditions critiques du texte grec du Nouveau Testament. Il professa d'abord à Halle et puis à Iéna de 1775 à 1812. Adoptant une idée fort répandue dans l'Église, mais la généralisant et l'appliquant à sa façon, il soutint que les évangélistes les plus récents avaient utilisé les anciens et que le livre de saint Marc n'était qu'un extrait de celui de saint Matthieu et de saint Luc². Saint Augustin, dans son *De consensu Evangelistarum*, admet que les auteurs des trois premiers Évangiles ont écrit dans l'ordre où ils sont placés dans le Nouveau Testament, que le but du second a été de compléter le premier et celui du troisième de compléter le premier et le second. Jusqu'au xviii^e siècle, on s'était peu préoccupé de la question soulevée par le génie de saint Augustin. A cette époque, on la reprit. Grotius, Bengel, Wetstein supposèrent que saint Marc avait résumé saint Matthieu et que saint Luc avait mis à profit ses deux devanciers pour la rédaction de son propre Évangile. Gottlob-Christian Storr (1746-1805), professeur à Tubingue depuis 1777, s'écarta de leurs vues et soutint que saint Marc n'était point l'abréviateur de

¹ Il porte en Allemagne le nom de *Benützungshypothese*.

² *Commentatio qua Marci Evangelium totum e Matthæi et Lucæ commentariis decerptum esse monstratur*, 1789.

saint Matthieu, mais un historien original et indépendant, le plus ancien en date des évangélistes. C'est contre cette théorie que s'éleva Griesbach, suivi depuis par Ammon, Theile, Baur, Bleek, Franz Delitzsch et bien d'autres¹.

Un théologien catholique, Jean-Léonard Hug, né à Constance le 1^{er} juin 1765, mort à Fribourg en Brisgau, le 11 mars 1846, expliqua dans cette ville, où il était professeur de langues orientales, les rapports des trois premiers Évangiles d'après les mêmes principes, avec cette seule différence qu'il conserva l'ordre du canon².

¹ Il y a de très grandes divergences parmi les critiques au sujet de l'ordre chronologique des Évangiles. Voici les principales opinions : 1^o Les uns placent en première ligne S. Matthieu, puis S. Marc et enfin S. Luc. Ainsi, S. Augustin, Bengel, Credner, Hilgenfeld, Hengstenberg. D'après quelques-uns, c'est le S. Matthieu araméen qui est le premier. — 2^o D'autres admettent l'ordre suivant : S. Matthieu, S. Luc, S. Marc. Ainsi, Griesbach, de Wette, Theile, Strauss, Gfrörer, Schwegler, Baur, Delitzsch, Bleek, Anger, Köstlin, Keim. — 3^o Troisième opinion : S. Marc, S. Matthieu, S. Luc. Ainsi, Storr, Thiersch, Reuss, Meyer, Tholuck, Tobler, Plitt, Weiss. — 4^o Quatrième opinion : S. Marc, S. Luc, S. Matthieu. Ainsi, Herder, Lachmann, Br. Bauer, Hitzig, Holtzmann, Volkmar. — 5^o Cinquième opinion : S. Luc, S. Matthieu, S. Marc. Ainsi, Heubner, Rödiger, Schneckenburger. — 6^o Sixième opinion : S. Luc, S. Marc, S. Matthieu. Ainsi, Vogel. — 7^o Saunier admet la dépendance des trois Évangiles, mais en supposant qu'il ne s'agit pas d'Évangiles écrits, mais de récits conservés de mémoire (A. Edersheim, *On a new theory of the origin and composition of the synoptic Gospels proposed by G. Wetzel*, dans les *Studia biblica*, in-8^o, Oxford, 1885, p. 78). Cf. G. Wetzel, *Die synoptischen Evangelien*, in-8^o, Heilbronn, 1883; C. Holsten, *Die synoptischen Evangelien*, in-8^o, Heidelberg, 1885. Bleek, *Einleitung in das Neue Testament*, 4^e édit., par Mangold, in-8^o, Berlin, 1886, p. 31-55.

² *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*, 1808, t. II, p. 166 et suiv.

Ses idées ne sont en quelque sorte que le développement moderne de celles de saint Augustin. Il repousse toutes les hypothèses aventureuses de ses contemporains; d'après lui, l'auteur du second Évangile a connu le premier et saint Luc s'est servi de ses deux devanciers. Les divergences des trois biographes du Sauveur s'expliquent par des modifications volontaires et raisonnées.

Cependant les explications de Griesbach et de Hugne satisfirent point tous les critiques. Si saint Luc, objectait-on, a connu saint Matthieu, pourquoi a-t-il raconté des faits nouveaux sur l'enfance de Notre-Seigneur et d'où les a-t-il tirés? Et s'il ne l'a pas connu, d'où proviennent les passages qui sont communs à l'un et à l'autre? Schleiermacher crut résoudre toutes les difficultés en inventant une théorie nouvelle, à laquelle on a donné le nom grec de Diégèse¹. Elle consiste à supposer que les trois synoptiques se composent d'un certain nombre de récits que nos trois premiers Évangélistes ont trouvés déjà rédigés et qu'ils se sont appropriés, qui plus, qui moins : de là leurs ressemblances et aussi leurs différences, selon qu'ils ont pris les mêmes morceaux ou des morceaux divers, dans l'ordre qu'il leur a semblé bon d'adopter². Paulus avait déjà émis la conjecture que les rédacteurs des Évangiles s'étaient servis de courts mémoires provenant de la Sainte Vierge, de saint Jean ou d'autres disciples³. Schleiermacher n'attribuait à ces

¹ Διήγησις, narration.

² *Kritischer Versuch über die Schriften des Lukas*, 1817.

³ *Introductio in N. T.*, 1799; *Exegetisches Handbuch*, 1830.

récits ni une telle origine ni une telle forme; il pensait que, selon les occasions et les circonstances, des écrivains inconnus avaient fixé par écrit les narrations qu'ils avaient entendu raconter, des épisodes ou des séries d'anecdotes, des paraboles et des discours. Ces écrivains étaient des Grecs devenus chrétiens. Plus tard, leurs récits furent insérés dans les Évangiles canoniques.

Contre cette explication, on fit une objection grave; c'est que si les divers récits contenus dans saint Matthieu, saint Marc et saint Luc avaient une telle origine, ils auraient été composés dans des lieux différents et par des personnes de caractère et de style très dissemblables; par conséquent on devrait observer dans les morceaux primitifs une variété de ton, de caractère et de langage qu'on n'y remarque point en réalité. Gieseler mit alors en vogue une nouvelle hypothèse, celle d'un protévangile oral.

Jean-Charles-Louis Gieseler (1792-1854), professeur de théologie protestante à Bonn et à Goettingue, est surtout connu comme historien de l'Église, mais son système sur l'origine des Évangiles synoptiques fut la première cause de sa célébrité¹. Dès qu'il l'eut publié, on l'accueillit dans toute l'Allemagne avec une faveur extraordinaire. D'après lui, le Protévangile écrit est inacceptable. Toutes les théories antérieures à la sienne font

¹ *Historisch-kritischer Versuch über die Entstehung der Evangelien*, paru d'abord dans Keil et Tzschirner, *Analekten*, t. III, 1816, et ensuite à part, Leipzig, 1818. — Gieseler ne voulut jamais donner une seconde édition de ce travail, qui avait été promptement épuisé *Gieseler's Leben*, en tête du tome V de son *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, publié par Redepenning, in-8°, Bonn, 1855, p. XLVI.

une trop large place aux tablettes à écrire. Elles transforment les premiers chrétiens en un peuple de scribes. Les Apôtres et leurs premiers disciples ne pouvaient avoir eu toujours ainsi une plume à la main. Chez les Juifs, l'enseignement était exclusivement oral; on défendait de mettre par écrit les leçons des Rabbins, afin qu'on ne fût jamais tenté de les égaler à la Bible. Les premières communautés chrétiennes, suivant cet exemple, ne durent avoir tout d'abord qu'un enseignement parlé. Cet enseignement, comme cela arrive chez le peuple, se fixa d'une manière uniforme. Les prédicateurs répétaient les mêmes choses dans les mêmes termes. Il se forma ainsi comme un cycle de récits sur la vie de Jésus, transmis de bouche en bouche sous la même forme populaire, dans un langage en quelque sorte consacré. Un jour vint où l'on voulut les fixer par écrit et c'est de cette espèce d'Évangile oral primitif que sortirent les trois synoptiques.

Cette explication parut simple et naturelle; elle s'appuyait sur des faits en partie certains et incontestables; elle eut donc des partisans nombreux. On ne put néanmoins s'empêcher de remarquer, quand on l'étudia avec plus de calme, qu'elle ne rend pas compte de tout et qu'elle est insuffisante, par exemple, pour donner la raison de toutes les ressemblances lexicologiques et grammaticales des trois synoptiques, de leur étroite parenté littéraire, en un mot. D'autres critiques, comme de Wette et Credner¹, essayèrent de perfectionner le

¹ De Wette, *Einleitung*, 1826; Credner, *Einleitung*, 1836.

système par des combinaisons diverses, mais sans grand résultat.

C'est à ce point qu'en était la critique des Évangiles, quand Strauss entra en lice. Il ne s'occupa nullement de la difficulté, ou plutôt il fut impuissant à la résoudre et la passa sous silence, faute de pouvoir l'éclaircir. Ce fut cette omission même qui porta Baur, le fondateur de l'École historique de Tubingue, à s'en occuper avec ardeur et à l'étudier sous toutes ses faces.

Ferdinand-Christian Baur¹ naquit à Schmiden, près de Canstadt, le 22 juin 1792. Il est mort à Tubingue, le 2 décembre 1860. Son père était pasteur. Il fit ses premières études au séminaire de Blaubeuren, où avait été aussi élevé Paulus et où nous avons déjà vu Strauss. De 1810 à 1815, Baur suivit les cours de théologie à l'université de Tubingue. Ses professeurs furent Bengel, le neveu du célèbre théosophe de ce nom, Storr et Flatt. L'élève ne conserva des leçons de ses maîtres que le souvenir d'un « profond ennui, » mais il aimait déjà le travail et il s'y livrait avec une ardeur qui ne se démentit jamais². A cette époque, le « supernaturalisme » régnait encore en souverain à Tubingue. Le jeune théolo-

¹ Voir Ed. Zeller, *Die Tübinger historische Schule*, dans l'*Historische Zeitschrift* de Sybel, t. IV, 1860, p. 90-173, et plus développé dans *Vorträge und Abhandlungen*, 2^e édit., 1875, t. I, p. 294-389; Id., *F.-Chr. Baur*, *ibid.*, p. 390-479; A. Sabatier, dans Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. II, p. 117-130; Funk, dans *Kirchen-Lexicon*, t. II, 1883, col. 64-75; Mackay, *The Tübingen School and its antecedents*, in-8°, Londres, 1863; H. Schmidt, dans Herzog, *Real-Encyklopädie*, t. II, 1877, p. 163-184.

² Voir Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 205.

gien, quoiqu'il nous dise que dès lors le doute commença à ronger son âme, ne s'écarta pas d'abord des doctrines reçues. En 1818, il collabora même aux *Archives* de Bengel, et il y publia des articles où il soutenait la nécessité de la révélation et s'indignait contre l'audace de ceux qui osaient nier la résurrection de Jésus-Christ. En même temps il étudiait les Pères de l'Église; on dit qu'il les avait tous lus et analysés pendant ses cinq années de théologie. Il se pénétrait aussi simultanément des idées de Kant et de Schelling; on retrouve la trace de l'influence profonde de ces deux philosophes dans les écrits postérieurs du chef de l'École de Tubingue, car le Christ idéal qui occupa plus tard une si large place dans ses théories sur l'origine du Christianisme est un emprunt fait, au moins dans son germe, au philosophe de Königsberg. Mais celui qui agit le plus fortement sur Baur, ce fut Schleiermacher. La *Dogmatique* du professeur de Berlin, parue en 1821, produisit sur son esprit une telle impression qu'elle lui fournit la pensée mère de son premier ouvrage, *Symbolique et mythologie*. Appliquant les théories de Schleiermacher aux religions païennes, il y parlait aussi du Christianisme et il disait : « Le Christianisme se trouve, sans doute, dans un certain lien historique avec le judaïsme, mais quant à sa position dans l'histoire et à sa préparation, il est aussi près du paganisme que de la religion juive¹. » Voilà

¹ *Symbolik und Mythologie oder die Naturreligion des Alterthums*, 3 in-8°, Stuttgart, 1824-1825, § 12; trad. S. Berger, F.-C. Baur, les origines de l'École de Tubingue, 1867, p. 4.

désormais le point de départ de toutes ses recherches. Ses idées se modifieront souvent, même sur des questions capitales, mais il travaillera toujours à découvrir des liens de parenté entre les religions anciennes et la religion chrétienne. « L'histoire du monde n'est qu'une grande épopée. La conscience humaine fait la guerre pour une idée sous les murs de Troie, comme dans l'Iliade, et, quand elle a triomphé, riche d'épreuves et d'expériences, elle veut rentrer dans la patrie, le pays de ses pères, comme dans l'Odyssee, mais le centre et l'axe des temps, c'est le Christ. » Toutes les religions se donnent ainsi la main et Jésus n'est que comme le chef qui conduit le chœur. « Le Christianisme n'est pas une apparition close et isolée, n'ayant qu'un rapport négatif avec tout son entourage historique, et appelée à l'existence rien que par le miracle¹, » il est au contraire, ainsi que s'exprimera plus tard l'auteur de l'*Histoire des premiers siècles*, « comme l'unité naturelle de tous les éléments antérieurs, qui tous appartiennent à un seul et même développement et trouvent leur centre là où se place l'origine du Christianisme². »

Devenu, en 1826, professeur de théologie historique à Tubingue, Christian Baur y présenta à ses élèves le Christianisme sous cet aspect nouveau. David Strauss, qui suivit ses cours, en a fait le tableau suivant :

Avec sa merveilleuse puissance de travail et son esprit

¹ *Socrates und Jesus oder das Christliche in Plato*, 1837; traduction S. Berger, F.-C. Baur, p. 6-7.

² Traduction S. Berger, F.-C. Baur, p. 7.

pénétrant, Baur s'était très promptement orienté dans les immenses domaines de l'histoire des dogmes et de l'histoire de l'Église. Il faisait, lorsque nous l'entendîmes, l'un de ses cours pour la première, l'autre pour la deuxième fois; et si, dans la suite, sa connaissance des sources est devenue chaque année plus étendue et plus profonde, il avait alors déjà ses vues propres sur tous les points capitaux. Son attention se portait en particulier à cette époque sur les différents systèmes gnostiques, qui, par leur profondeur et par leurs chaotements étranges, lui rappelaient sans doute les mythologies antiques qu'il avait jadis étudiées à Blaubeuren : de ces recherches sortirent quelques années plus tard les beaux livres sur le gnosticisme et le manichéisme. Dans son discours d'ouverture, Baur avait comparé le christianisme gnostique à celui de Schleiermacher; le passé le plus éloigné, ainsi rapproché du présent le plus actuel, cessait de nous être indifférent et étranger : dans toutes les périodes de l'histoire, le maître nous montrait le même esprit qui, tantôt par une voie, tantôt par l'autre, sous les formes les plus diverses, travaille à scruter ses propres profondeurs, à réaliser son être... La seule objection qu'on pouvait faire à cet enseignement, c'est que Baur était encore trop attaché personnellement aux doctrines spéciales du protestantisme¹.

Il allait bientôt cesser de mériter ce reproche de la part de l'auteur de la *Vie de Jésus*. C'est dans les premières années de son enseignement à Tubingue qu'une influence nouvelle vint agir sur Baur pour l'éloigner profondément de tous les symboles de foi. La philosophie de Hegel commençait alors à être étudiée dans l'u-

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 234-236.

niversité wurtembergeoise. Dès 1828, Baur commença à s'éloigner de Schleiermacher pour se ranger sous l'étendard de Hegel. Il y avait trop peu d'affinité entre l'auteur enthousiaste et mystique de la *Dogmatique* et le tempérament froid, réservé, un peu dur, du jeune professeur de Tubingue, pour que le théologien critique restât fidèle au théologien sentimental. Hegel, au contraire, convenait à Baur et l'union entre eux dura jusqu'à la fin. La doctrine des antinomies, du pour et du contre s'unissant ensemble pour former une unité, tel sera désormais le fond de la pensée du chef de l'École de Tubingue, l'élément essentiel de son explication de l'origine et des progrès du Christianisme. Le point faible de la dogmatique de Schleiermacher lui parut être la christologie. Il voulut la rectifier. Les premières années de professorat de Baur ne furent cependant qu'une période de tâtonnements et de recherches. Il exposait dès lors ses idées (1830) sur les Actes des Apôtres et sur les Épîtres aux Corinthiens; « il projetait sur des points de détail, par exemple à l'occasion du miracle de la Pentecôte, des partis à Corinthe, etc., la lumière de la critique, mais il ne faisait, dit Strauss, que nous la laisser entrevoir¹. » Peu à peu, son système s'éclaircit et prit corps. Le roman des *Homélies clémentines* lui suggéra la première idée de son explication historique de l'origine du Christianisme. La lutte entre les judaïsants et les chrétiens, ou, comme dit l'auteur, entre Pierre et Paul, le *pétrinisme* et le *paulinisme*, tel fut

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 250-251.

le trait qui frappa le professeur de Tubingue, dans cet écrit apocryphe jusqu'à lui fort négligé. Partant de là, il supposa que l'antagonisme qu'il observait au second siècle entre ce qu'il appela les deux partis chrétiens devait remonter plus haut et jusqu'aux Apôtres eux-mêmes¹. Pour vérifier sa supposition, il entreprit l'étude des Épîtres de saint Paul avec cette idée préconçue et il la poursuivit sans relâche pendant plusieurs années. En 1831, il publia un article sur *Le parti du Christ à Corinthe ou l'opposition entre le Christianisme pétrinien et paulinien dans l'Église primitive*², et c'est ainsi qu'il inaugura ses travaux en ce genre. D'après lui, le parti du Christ était, dans l'église de Corinthe, un parti judaïsant outré, qui refusait de reconnaître l'autorité de saint Paul, parce que celui-ci n'avait point connu Jésus et qu'il n'y avait de véritables Apôtres que ceux qui avaient été choisis par le Sauveur lui-même. De plus, Baur identifia les judaïsants exagérés avec les partisans de saint Pierre et il prétendit que la division qui existait à Corinthe existait jusque dans le collège apostolique. En 1836, dans un article consacré à l'Épître aux Romains³, il poursuivit l'application de son sys-

¹ Sur ces questions, voir W. R. Sorley, *Jewish Christians and Judaism, a study in the history of the two first Centuries*, in-8°, Cambridge, 1881; G. W. Lechler, *Das apostolische und das nachapostolische Zeitalter*, 3^e édit., in 8°, Karlsruhe, 1885.

² *Die Christuspartei in der Corinthischen Gemeinde, der Gegensatz des petrinischen und paulinischen Christenthums der ältesten Kirche*, dans la *Tübinger Zeitschrift*, 1831, Heft IV, p. 61-206. Le titre fait allusion à I Cor., 1, 12.

³ *Tübinger Zeitschrift*, 1836, Heft III.

tème. Bouleversant toutes les idées reçues jusqu'alors, il crut découvrir que la partie essentielle de cette Épître, ce n'étaient point les huit premiers chapitres, ainsi que tout le monde l'avait pensé jusque-là, mais les trois derniers sur les destinées contraires des Juifs et des Gentils. Sous l'apparence d'un traité dogmatique, cette lettre n'est qu'un réquisitoire contre le judéo-christianisme dominant dans l'Église de Rome. La partie théorique sur laquelle l'Apôtre s'étend longuement tout d'abord n'est qu'une introduction destinée à préparer et à justifier sa charge à fond contre les judaïsants. L'Épître aux Galates est une preuve éclatante de l'existence du conflit entre saint Pierre et saint Paul, entre le *pétrinisme* et le *paulinisme*. Baur avait ainsi trouvé sa règle de critique. Il faut chercher, selon lui, dans chaque écrit la *tendance* dogmatique qui l'a inspiré et, une fois qu'on l'a découverte, rien n'est plus aisé que de résoudre les problèmes que nous offrent la formation du canon du Nouveau Testament et l'origine même du Christianisme. De là le nom de « critique de tendance » qu'on a donné au procédé employé par le chef de l'École de Tubingue. En faisant usage de son critérium, Baur arrive aux résultats suivants : les plus anciens écrits du canon sont, d'une part, les quatre grandes Épîtres de saint Paul, aux Corinthiens (deux), aux Romains et aux Galates, et d'autre part, l'Apocalypse, œuvre d'un judaïsant violent, qui anathématisa Paul comme un faux prophète, comme un autre Balaam. Le professeur de Tubingue, en attribuant à l'Apocalypse une date aussi reculée, est en contradiction avec tous les témoignages

historiques qui font de cet écrit le plus récent du Nouveau Testament, mais il n'en a cure; il juge *a priori*, d'après les règles qu'il s'est tracées lui-même, non d'après la tradition. Tel est le premier résultat de la critique historique de Baur. A l'en croire, les Apôtres et les premiers chrétiens furent divisés par l'opposition existante entre le judaïsme et le paulinisme, entre un christianisme particulariste et un christianisme universel, reposant, le premier, sur la conservation de la loi mosaïque, le second, sur une conception plus large de la religion. Cette opposition s'éteignit par degrés, après maintes contestations et tentatives de réconciliation; dans la seconde moitié du second siècle, l'Église catholique était constituée et les dissensions terminées.

Baur se proposa, dans la suite de ses études, de reconstituer toute l'histoire de la lutte entre le pétrinisme et le paulinisme. Pour réaliser son dessein, il soumit tout le canon du Nouveau Testament à un examen critique, fait d'après les principes qu'il s'était posés. Tout ce qui porte la trace de l'antagonisme entre judaïsants et universalistes est ancien; tout ce qui ne la laisse pas apercevoir est postérieur au premier âge. Ainsi les Épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, à Philémon sont pour le moins d'une authenticité suspecte, parce qu'elles sont pleines d'expressions gnostiques et ne font pas allusion aux querelles de l'époque; elles ne sont pas assez pauliniennes. Les Épîtres de saint Pierre et de saint Jacques le sont au contraire beaucoup trop; elles sont donc impitoyablement condamnées, parce que, si elles étaient des Apôtres dont elles portent

le nom, elles seraient imprégnées de judaïsme. Les Épîtres pastorales sont du second siècle: elles combattent les doctrines de Marcion et l'enseignement de Paul y est émoussé et attiédi¹. Enfin les Actes des Apôtres ne sont pas non plus de l'école paulinienne; ils sont l'œuvre de l'école de conciliation qui l'emporta au second siècle; c'est là qu'on voit le mieux apparaître la tendance catholique de concilier Pierre et Paul, de tenir la balance égale entre les deux partis opposés et de mettre fin à tous les conflits².

Pendant que Baur se livrait à ces études, avait paru la *Vie de Jésus* de son ancien élève, le docteur Strauss (1835). On a souvent répété que la publication de cet ouvrage, qui avait si profondément ému l'opinion publique en Allemagne, avait exercé une grande influence sur le fondateur de l'École historique de Tubingue et imprimé une nouvelle direction à ses recherches. Il n'a jamais voulu en convenir:

J'avais commencé mes recherches critiques longtemps avant Strauss, dit-il, et j'étais parti d'un point de vue tout différent. Mon étude sur les deux Épîtres aux Corinthiens m'amena d'abord à saisir clairement les rapports qui existaient entre Paul et les autres Apôtres. Je me convainquis qu'il y avait dans ses Épîtres des données suffisantes pour en inférer que ces rapports étaient tout autres qu'on le sup-

¹ *Die sogenannten Pastoralbriefe*, 1835.

² Voir *Paulus, der Apostel Jesu Christi*, 1845; 2^e édit., 2 in-8°, Leipzig, 1866-1867. Cet ouvrage résume tout ce que Baur a publié sur les Épîtres.

posait d'ordinaire, c'est-à-dire, en un mot, que ces rapports, au lieu d'être ceux d'une entente harmonieuse, étaient, au contraire, ceux d'un vif antagonisme, de sorte que l'autorité de l'Apôtre était partout contestée par les Judéo-chrétiens. J'arrivai à mieux comprendre cet antagonisme par un examen plus approfondi des Homélies pseudo-clémentines, dont, après Neander, je signalai l'importance pour l'histoire de ces divisions intestines pendant les premiers siècles de l'Église. Dans la suite, il devint toujours de plus en plus évident pour moi qu'il fallait mettre en lumière la lutte entre les deux partis des Pauliniens et des Pétriniens, pendant l'âge apostolique et l'âge suivant, et qu'elle ne devait pas être considérée seulement comme ayant concouru à la formation de la légende de Pierre, mais qu'elle avait eu aussi une influence notable sur la composition des Actes des Apôtres¹.

Il n'en est pas moins vrai, comme l'a remarqué Zeller, que « la construction historique de Baur suppose la critique de Strauss². » Mais, quoi qu'il en soit de l'influence de Strauss sur son maître, il est certain que Baur ne commença à s'occuper de la critique des Évangiles qu'après la publication de la *Vie de Jésus* et que ses travaux, malgré les erreurs considérables qu'ils renferment, ont ruiné le mythisme de son ancien élève. Baur est en effet en opposition complète avec lui. Ce qui pour ce dernier est la création spontanée d'une my-

¹ *Kirchengeschichte des XIX Jahrhunderts*, in-8°, Tubingue, 1862, p. 395.

² *Chr. Baur et l'école de Tubingue*, trad. Ritter, in-18, Paris, 1883, p. 100.

thologie populaire est, au contraire, pour le premier, l'œuvre consciente, réfléchie d'un parti qui travaille à faire prévaloir ses opinions. Voici quelles sont les idées du chef de l'École de Tubingue sur l'origine de nos Évangiles :

Ils doivent leur naissance aux mêmes tendances, aux mêmes préoccupations que les Épîtres, c'est-à-dire que ce sont les manifestes des diverses fractions militantes qui divisaient les chrétiens primitifs. Nos quatre Évangiles actuels ne sont pas les plus anciens documents de ce genre qu'ait produits l'Église. Avant eux, il y eut un premier cycle de traditions évangéliques. Il se composait d'Évangiles multiples, aujourd'hui perdus, qui portèrent les noms d'Évangiles des Hébreux, des Ébionites, des Égyptiens; ils émanaient tous du parti pétrinien. Saint Matthieu représente pour nous cette catégorie d'écrits judaïsants; on y peut reconnaître encore le Christianisme initial, tout juif d'aspect et de tendances, malgré les modifications profondes qu'il a déjà subies. A l'Évangile de saint Matthieu est opposé celui de saint Luc : c'est le manifeste du parti paulinien, mais il a été néanmoins retouché dans un but de conciliation et l'Église du second siècle y a infusé quelques gouttes de pétrinisme. Matthieu est l'Évangile des Hébreux remanié dans une intention pacifique; Luc est l'Évangile de Marcion arrangé et modifié pour concilier les deux anciens partis chrétiens. Marc est postérieur à ce double remaniement : il est une simple abréviation des deux précédents et écrit avec une telle circonspection qu'il garde une neutralité parfaite dans les questions discu-